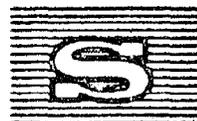


UN LIBRARY



NATIONS UNIES

OCT . 7 1980

CONSEIL  
DE SECURITE

UN COLLECTION



Distr.  
GENERALE

S/14211  
8 octobre 1980

ORIGINAL : FRANCAIS

---

LETTRE DATEE DU 8 OCTOBRE 1980, ADRESSEE AU SECRETAIRE GENERAL  
PAR LE CHARGE D'AFFAIRES PAR INTERIM DE LA MISSION PERMANENTE  
DU BENIN AUPRES DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES

D'ordre de mon gouvernement, j'ai l'honneur de vous faire tenir sous ce pli  
deux exemplaires de la revue Historia No 406 bis.

L'article de Véronique Vucher-Bondet intitulé "Bénin, le cuisant échec d'un  
raid audacieux" apporte notamment de nombreux et importants éléments d'information  
sur l'agression armée perpétrée contre la République populaire du Bénin le  
16 janvier 1977.

Dans le cadre de la plainte du Bénin dont le Conseil de sécurité est déjà  
saisi, j'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir publier les articles  
intitulés "Bob Denard, vingt ans de mercenariat" (annexe I) par Alain Leluc et  
"Bénin, le cuisant échec d'un raid audacieux" (annexe II) par Véronique-Vucher Bondet  
comme documents du Conseil de sécurité.

Le Chargé d'affaires a.i.

(Signé) Patrice HOUNGAVOU

ALAIN LELUC

## Bob Denard, vingt ans

*Comment ne pas ouvrir ce numéro avec Bob Denard ? C'est le mercenaire français le plus connu, le plus cité, le plus controversé, l'un des rares qui semble avoir gagné l'argent dans ce métier qu'il exerce depuis vingt ans. De là à en faire un portrait précis à savoir et dire toute la vérité sur son cheminement, sur ses comportements, sur tous les aspects de son action, il y a loin. D'autant plus loin que Denard n'a pas pris sa retraite et qu'il ne se livre pas. Dans ces limites, Alain Leluc qui le connaît et l'a vu en action au repos, retrace son parcours. Il recouvre les vingt années (1960-1980) auxquelles nous nous sommes attachés. Aussi rencontrerons-nous Denard tout au long de ce numéro, évoqué par des auteurs qui apporteront à son portrait des éclairages divers.*

**B**OB Denard, alias Gilbert Bourgeaud, alias Jean Maurin, s'appelle bien Robert Denard et il est bien de nationalité française. Si son regard d'un bleu pénétrant et ses débuts au milieu des « affreux » de nationalité belge ont pu jadis prêter à confusion, son accent, son profil et son acte de naissance l'affirment : Bob est Français et Girondin. A cinquante et un ans, il ressemble à un P.D.G. dynamique mais réservé, à l'élégance discrète, au propos réfléchi. Il ne fume pas, ne boit pas, déjeune et dîne sobrement. Un homme apparemment sans histoires...

Les rares personnes qui sont amenées à vivre dans son intimité, ou plus simplement à le rencontrer, savent que cette vie tranquille est pleine de secrets, d'une multitude de pseudonymes, d'une succession de changements d'adresses, de numéros de téléphone ultra-confidentiels, de codes. Il découvrent aussi que Bob Denard n'accorde jamais sa confiance totalement ni définitivement, qu'il la remet en cause en permanence. Enfin, ils se heurtent au « cloisonnement » systématique de son existence que personne ne peut se vanter de connaître vraiment.

### un Girondin du Médoc

C'est au printemps 1929, dans le village de Lesparre-Médoc, proche de la Pointe-de-Graves, que naquit Robert Denard. Son père, un rude gaillard, adjudant-chef de la « coloniale » approche de la retraite. Sa mère, elle, est une femme douce et rêveuse, qui consacre ses rares loisirs à la lecture et va entourer le petit Bob de tendresse. C'est une vie de petit paysan français qui s'ouvre devant lui.

La première communion à dix ans, le certificat d'études à douze, Bob grandit sagement au milieu des marais. Son univers : le village, un

père autoritaire, vieux soldat d'Extrême-Orient qui le terrorise un peu et le fascine beaucoup, une mère qui lui révèle sans cesse la douceur féminine ; et puis la nature qui l'environne, la mare aux canards familiale sur laquelle bientôt navigue des heures durant sur des embarcations de sa fabrication et le petit bois, tout proche, où a « son » arbre, dans lequel il cache ses secrets et ses trésors d'enfant.

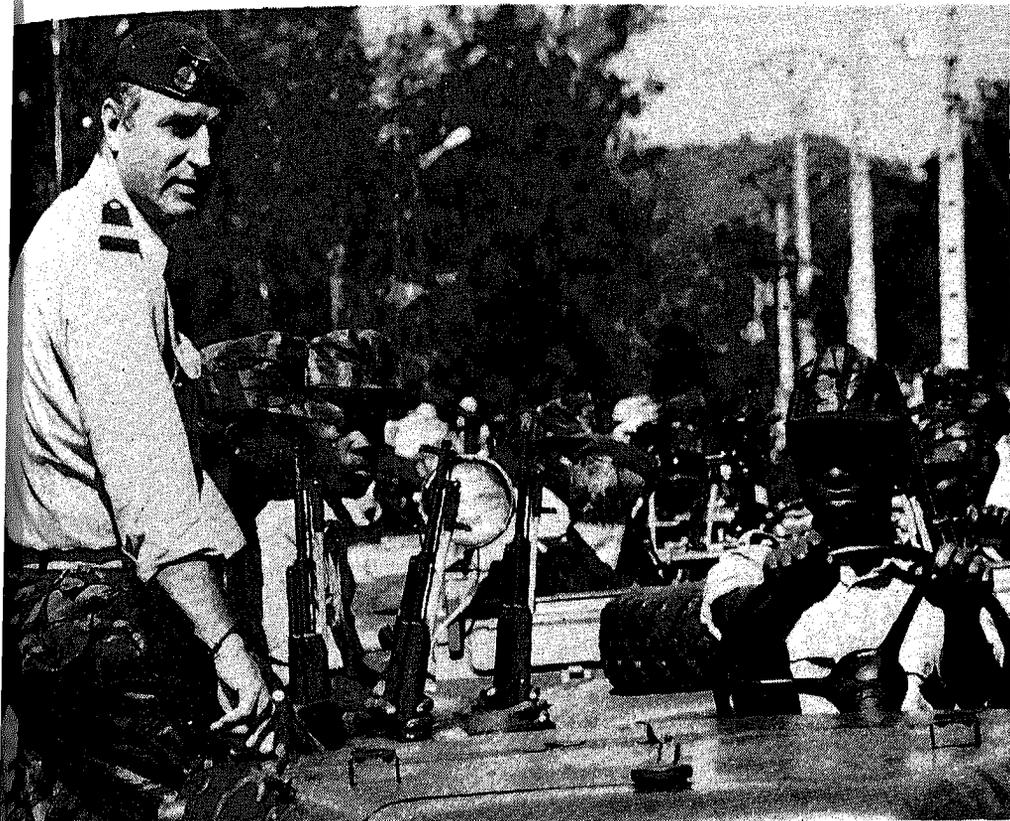
L'enfance de Bob Denard sera brève. Quand fête son dixième anniversaire, la Seconde Guerre mondiale éclate. Fini le temps de l'insouciance. L'armée française, dont son père partira longtemps dans les veillées, est vaincue. Il voit passer, sur la route de Bordeaux, humiliée et désordonnée, pitoyable. Et quelque temps plus tard ses yeux d'enfant découvrent les premières unités de la Wehrmacht, triomphantes et disciplinées. Souvenirs qui le marqueront pour toujours.

### le baptême du feu

Quand son père entre dans un maquis F.T.P. Bob n'a que treize ans. Les absences du chef de famille sont de plus en plus fréquentes, de plus en plus prolongées. Pour l'adolescent, déjà physiquement adulte, c'est l'occasion de tenir le rôle de l'homme dans la maison familiale. accomplit les travaux durs mais gagne aussi sa indépendance. L'armée allemande ne le séduit pas, elle est l'étranger, l'occupant, qui entrave sa propre liberté. Les plages où il allait se baigner avec les copains du village, sont interdites désormais par des barbelés et des inscriptions menaçantes. Bob suit l'exemple de son père, qui ne dit rien de ses activités, part et revient sans un mot, mais dont il a deviné depuis longtemps le secret. Seul, Bob commence « sa » Résistance.

Il vole avec beaucoup d'insouciance et

# e mercenariat



**Comores, août 1978 : le roi Denard sur son char ou le triomphe d'un ancien quartier-maître de la Royale. Rebaptisé Moustapha Mouhadja, c'est l'homme fort de l'État comorien.**

Photo Caputo/Sygma

mitrailleuse dans une voiture d'officiers allemands, puis avec un copain met le feu à des installations destinées à tromper l'aviation alliée, inconscient des représailles terribles qui pourraient s'abattre sur son village et sur sa famille.

Bob n'a pas quinze ans quand les Alliés débarquent. Il va prendre les armes pour la première fois et connaître son baptême du feu. L'évacuation de la population du village vers Bordeaux, lui donne l'occasion de s'engager dans les F.F.I. à l'aide de papiers falsifiés. Il y a alors des poches de résistance allemandes qui se défendent encore farouchement. Bob sert de guide aux F.F.I. à travers les marais de la Pointe-de-Graves qu'il connaît comme le fond de ses poches. Il a droit à son premier fusil. A son retour au village, il n'est pas accueilli en héros. Son

père, bien qu'inscrit au parti communiste, lui dit simplement : « Tu veux être soldat, eh bien tu vas l'être. » Chose promise, chose due. Le père inscrit son fils à l'école des mécaniciens de la Flotte pour ses dix-sept ans.

Après dix-huit mois d'école, Bob Denard part pour l'Indochine où il sera fusilier-marin. Comme son père autrefois, sa carrière semble toute tracée. Ce sera, dit-il, « la seule fois où j'ai vu mon père les larmes aux yeux ».

Son courage n'est pas entamé, sa passion des choses militaires non plus. Alors pourquoi quitte-t-il l'armée en 1952, cinq ans seulement après son entrée à l'école des mécaniciens de la Flotte ?

Bob découvre le monde et se découvre lui-même. Lui, le fils de famille modeste, s'est fait la preuve de son courage, de sa volonté, de son autorité. Aussi quand il s'aperçoit du barrage que la « Royale » dresse devant les ambitions d'un jeune sous-officier, quand il comprend qu'il

## LES MERCENAIRES

n'aura probablement jamais la possibilité de s'élever au-dessus de son grade de second maître de 2<sup>e</sup> classe (équivalent de sergent), Bob Denard se révolte. Il vaut mieux, il le sait. Il veut mieux, il le sait aussi.

Bob a fait un stage aux États-Unis, avant de quitter l'armée, il a découvert le Nouveau Monde, et une nouvelle armée, moderne, plus égalitaire. Il a vu des officiers de l'U.S. Marine déjeuner simplement avec leurs hommes dans les cafétérias du port de Philadelphie, chose impensable dans la Royale. Il a vu enfin l'Amérique, prospère, le dollar triomphant à la portée de tous, du moins de tous ceux qui ont du courage et de la volonté.

Lui aussi, a du courage et de la volonté. Alors, peut-être avec regret, il rejoint le monde des civils.

### complot contre Mendès-France

Les relations qu'il a nouées aux États-Unis procurent à Bob Denard un emploi au Maroc, dans une société américaine. Son travail — sécurité et gardiennage — l'oblige à des contacts fréquents avec la police française. Il s'y crée des amitiés. A-t-il la nostalgie de l'uniforme ? Toujours est-il que rapidement il écoute les conseils de ses nouveaux amis et effectue un stage à l'école de police d'Ifran.

Denard s'engage dans une nouvelle carrière : policier. Cela n'a peut-être pas le panache de la « Royale » mais c'est un corps plus démocratique, sans barrière sociale, où on peut gravir les échelons.

D'autant que le Maroc connaît les premières violences terroristes — nous sommes en 1953 — et que dans une période troublée et dangereuse, un homme décidé, courageux, ambitieux se fait remarquer plus vite.

Après six mois de stage, il débute au bas de l'échelle. Simple flic, il fait la circulation avec un bâton blanc dans les rues de Casablanca. Les choses vont cependant vite pour lui. Bien noté par ses supérieurs, il présente le concours d'O.P.A. (officier de police adjoint) et le réussit. A vingt-quatre ans, sa carrière policière s'ouvre sous de bons auspices. Il entre dans les rangs d'une brigade antiterroriste la *Lucoter*, dont les activités correspondent enfin à son tempérament d'homme d'action.

Mais, décidément, le destin a choisi une autre voie pour Bob Denard.

Bob se plaît au Maroc. Il y a des amis, y connaît son premier grand amour, se marie et devient père d'un petit garçon. Le destin, cette fois-ci, c'est, à la fin de 1954, la tentative d'assassinat

contre Pierre Mendès-France, montée par des collègues et des supérieurs. Bien que l'opération lui paraisse hasardeuse, par solidarité et par hostilité contre « le brader de l'Empire français », Denard ne recule pas (1). C'est la prison, pendant 14 mois, puis le jugement et l'acquittement. Le Maroc, en cette fin 1956, est devenu indépendant. Denard, comme tous les fonctionnaires français est alors rapatrié.

Quand il revient, en mars 1957, son père est mourant. Suspendu de ses fonctions, Denard est pratiquement sans argent. Divorcé après un an de mariage, c'est un homme seul. Cependant, il retrouve d'autres rapatriés. Parmi eux, le colonel B. et un avocat qui lui procurent du travail jusqu'à sa réintégration dans la police. Mais Bob a été cassé de son grade, il est marqué par un procès retentissant et 14 mois de prison. Aussi quand le ministère de l'Intérieur l'envoie en poste en Algérie à Constantine, il écoute les conseils de ses amis rapatriés et fait valoir ses droits au congé. Il revient en France début 1958, démissionne quelques mois plus tard de la police.

Échaudé par le complot contre Mendès-France, Bob Denard fera la sourde oreille aux sirènes activistes, bien qu'il ait des contacts fréquents avec certains leaders de l'Algérie française et même avec des membres importants de la Main Rouge. Déçu par l'armée puis par la police, il envisage, probablement à contre-cœur, une nouvelle tentative de vie civile. Il faut bien vivre.

Voici notre futur aventurier représentant, livreur, dépanneur en articles ménagers, plus précisément en cuisinières et appareils de chauffage pour le compte d'une petite fabrique installée dans l'Allier. C'est une petite vie tranquille, vite monotone. Un temps amusé par cette existence qu'il n'a jamais vraiment connue jusqu'ici, Denard s'impatiente, il a le sentiment de plétiner à l'approche de la trentaine.

Il va devoir ronger son frein pendant près de deux ans. La volonté de réussir l'éloigne de tout engagement dans le drame algérien. Ce qui peut surprendre et décevoir certains, quand on sait toutes les causes perdues qui l'attendent. Et qu'il ne fuira pas.

### Trinquier n'en veut pas

Denard réfléchit beaucoup, patiemment. Il lit aussi beaucoup, méthodiquement. Pour lui la presse et les journalistes seront toujours une source inestimable d'informations et d'idées. Que cherche-t-il ? Très précisément il n'en sait

(1) Rappelons qu'après la conférence de Genève sur l'Indochine, P.M.-F. a entamé le processus qui conduira la Tunisie à l'indépendance et que le 1<sup>er</sup> novembre 1954 la guerre d'Algérie commence.

rien. Il est à l'affût du petit rien qui le mettra sur la bonne voie. Et le déclic se produit, à la lecture d'un article de *Aurore*. On y parle du Katanga, des « affreux », de monsieur « Tiroir-caisse », alias Moïse Tschombé, qui a proclamé l'indépendance de la province congolaise du Katanga et se heurte à l'O.N.U., au gouvernement de Léopoldville et à son armée (A.N.C.) (2).

Curieusement, ce n'est pas exactement l'aventure des mercenaires belges qui l'attire. Il voit dans ce pays qu'on dit très riche, alors en plein chaos, une terre vierge à défricher. L'article de

*Aurore* cite le nom du seul Français alors mêlé aux « affreux », Tony de Saint-Paul. Bob repose son journal. C'est décidé : « Il y a aujourd'hui un Français au Katanga, demain il y en aura deux ! »

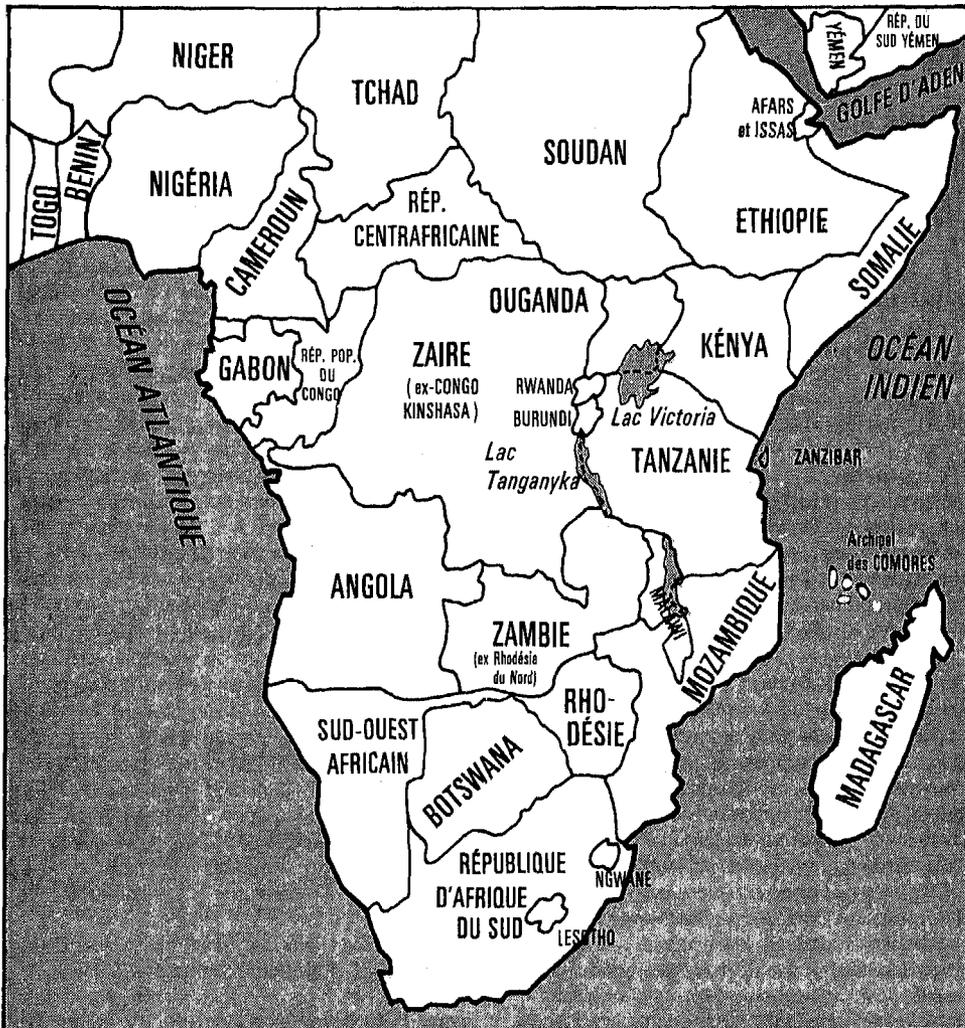
Oui, c'est décidé et Denard ne pense qu'à ça. Il entend parler de la filière du colonel Trinquier. Trinquier, qu'il rencontre à Paris, ne veut pas de lui ; probablement à cause d'un vieux contentieux avec les commandos Ponchardier, auxquels Bob a appartenu en Indochine. Alors il cherche ailleurs, en parle à ses amis. Notamment à C.D. (3).

Quand il prend l'avion, enfin, pour l'Afrique c'est avec une lettre de recommandation de C.D. pour Albert Kalondji, « empereur » des Balubas

(2) Voir plus loin : « Nous, les affreux du Katanga ».

***C'est dans cette partie de l'Afrique que, depuis 1960, les mercenaires ont exercé leur activité avec des fortunes variables.***

(3) Aux curieux de retrouver ce nom. Il a été mêlé à quelques affaires dont la presse a beaucoup parlé (N.D.L.R.).



## LES MERCENAIRES

et chef de « l'État autonome du Sud-Kasaï », « État » dont la principale richesse est constituée par les mines de diamants. De quoi en faire rêver plus d'un. Bob Denard arrive à Elisabethville, où il pense ne faire qu'une brève escale. En ce début de l'année 1961, la gendarmerie katangaise est en pleine organisation, mais Bob n'y prête guère attention, impatient de rejoindre l'Eldorado du Sud-Kasaï.

15 jours passent. Le peu d'argent qu'il possédait s'est évaporé au soleil d'Elisabethville. Bob s'est fait heureusement quelques amis. Grâce à eux, il rencontre le ministre de l'Intérieur katançais, Munungo, avec dans l'idée de se faire engager comme policier ! Son expérience militaire, c'est pour lui, semble-t-il, du passé.

Ses projets, une fois de plus sont contrariés. Au Katanga, la police ne recrute que des Belges. Seule possibilité pour lui, la gendarmerie katangaise, avec un engagement à titre individuel. A moins de repartir en France sans un sou, il n'y a guère d'autre issue.

Il est donc incorporé dans un bataillon mobile de la Gendarmerie sous les ordres du major Janssens. La chance, cette fois, semble lui sourire. Ce que l'armée française lui a refusé, le major du S1 (chancellerie de la gendarmerie katangaise) lui accorde par ignorance. Il confond l'appellation d'*officier marinier*, qui dans la marine française s'applique aux sous-officiers avec un grade d'officier dans l'armée de terre et l'engage comme sous-lieutenant. Bob Denard, après bien des péripéties, est enfin officier...

### « le balayeur »

A cette époque — nous sommes en 1961 — la gendarmerie katangaise effectue des opérations de maintien de l'ordre, en évitant le plus possible le contact avec les forces de l'O.N.U. C'est l'occasion pour le jeune sous-lieutenant mercenaire de redécouvrir ce qui est malgré tout sa vocation.

Denard trouve une armée inorganisée, lui qui a le sens de l'ordre. Il s'impose aux autres Européens (ils sont une vingtaine dans son bataillon) par son sens méticuleux, parfois à l'excès, de la discipline, de l'hygiène, de l'entretien du matériel. Il s'impose aussi aux Africains, ce qui va créer entre lui et eux des liens déterminants pour l'avenir.

Denard, qui a souffert de l'ostracisme des officiers de la marine de guerre française, établit des rapports simples et familiers avec ses Katangais. Il partage leurs repas, fait nettoyer leurs carrées. D'une troupe hétérogène, il fait rapidement une armée. Les uniformes folkloriques ou disparates ont disparu. Les hommes de troupe sont lavés et rasés. En six mois le

bataillon mobile est transformé. Denard en prend le commandement... L'ascension commence.

Quand, le 11 juillet 1961, la gendarmerie katangaise défile à Elisabethville devant le président Tschombé, pour les fêtes de l'indépendance, une seule unité est mixte, c'est-à-dire encadrée par des chefs de section blancs et noirs. C'est celle de Denard. Est-ce un calcul politique de sa part ? Toujours est-il que Tschombé a remarqué son unité et demande à le connaître. Lorsque l'O.N.U. contraint Tschombé à renvoyer ses Européens, au début du mois d'août 1961, Bob Denard est à la tête d'un groupe dont il est très fier, le groupe mobile C. Il a pu en toute liberté le constituer, l'organiser, lui donner un esprit de corps, il a même fait fabriquer un écusson représentant une sorcière sur un balai, d'où son nom donné au groupe : « le balayeur ».

Denard, sur l'ordre de Tschombé, est donc obligé de déposer les armes et de rentrer à Paris. Mais il a pris goût au métier, il sent enfin sa véritable vocation, et quitte le Katanga, bien décidé à y revenir le plus tôt possible.

### au Katanga, il se nomme capitaine

Il est de retour quelques jours après, le 10 septembre, et reprend aussitôt un commandement. Il participe alors à Elisabethville aux journées sanglantes contre les forces de l'O.N.U. et fait prisonnier un *contingent irlandais*. Denard en veut. Blessé au cours d'un accrochage avec l'A.N.C., il rejoint son unité quelques semaines plus tard. Mais la situation a évolué. Le commandant Faulques, dont il dépendait pendant la bataille contre les casques bleus n'a pas le caractère facile. Il a dit au chef d'état-major katançais :

— Je ne voudrais même pas de vous comme ordonnance.

Jugement sévère qu'on ne lui pardonne pas. C'est pour Faulques et la majorité de ses officiers français la fin de l'aventure katangaise et le retour en Europe. Mais Denard reste. Il profite de la circonstance pour former un groupe directement en liaison avec Tschombé. Désormais il n'a plus de supérieur hiérarchique. A la tête de 25 Européens et de 150 Katangais, Bob est totalement autonome. A tel point que son adjoint ayant le grade de lieutenant comme lui, il décide de « se » nommer capitaine... *Do it yourself...*

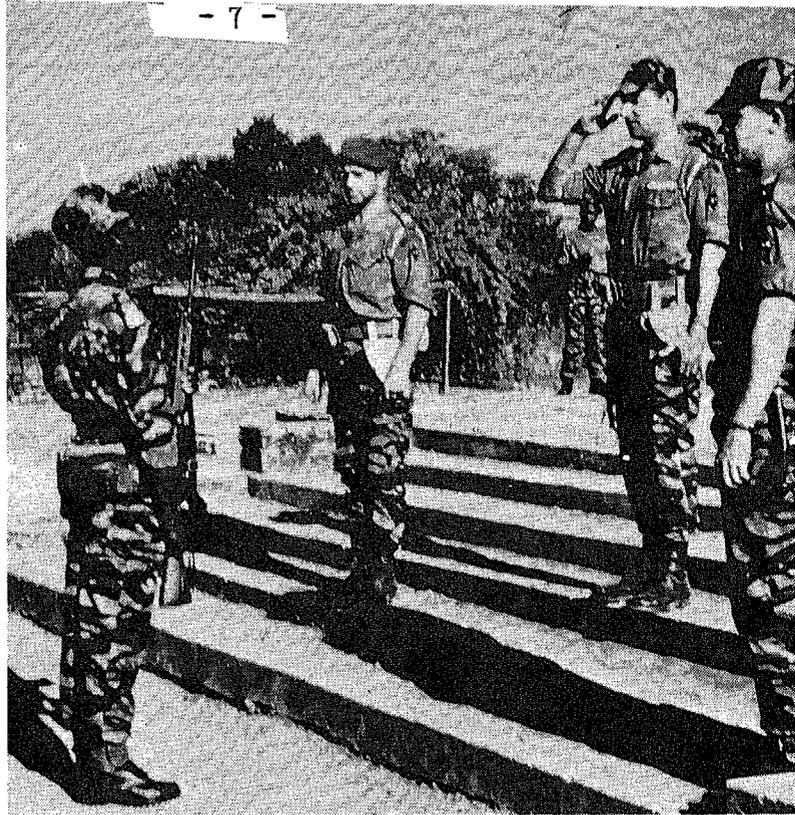
Deux autres groupes autonomes se sont constitués, celui du Belge Schramme et celui de Tavernier. Les trois hommes se partagent les zones d'intervention et d'influence. Pendant tout l'automne 1961, les trois groupes harcèlent



Photos Coll. particulière

*Ci-dessus le jeune marin Robert Denard, lors de son stage aux Etats-Unis.*

*A dr. Bob Denard, commandant katangais en 1962. Il a carte blanche sur le plan militaire (à sa gauche Freddy T. son adjoint).*



l'A.N.C. Les forces de l'O.N.U. n'interviennent pas. Mais brusquement, en décembre 1961, les casques bleus repassent à l'attaque (4). Contre 25000 hommes bien armés, il n'y a que la solution du repli et des actions de guérillas. Les trois groupes vont se consacrer au sabotage, au minage des ponts et des installations de l'Union minière à Kolwezi. Ils font merveille, compte tenu de la faiblesse de leurs effectifs. Tschombé en est conscient puisqu'il nomme Bob Denard commandant.

Mais, le miracle est impossible. A la fin de 1962, Tschombé est obligé de capituler et les mercenaires, avec une partie de leurs Katangais, sont contraints de passer avec armes et bagages en Angola où ils sont désarmés par les Portugais.

### la solitude yéménite

De retour en France, le « commandant » Denard, après quelques semaines de vacances, est à nouveau sur le pied de guerre. C'est la révolution au Yémen. (5) Les Egyptiens ont débarqué pour aider la nouvelle république et les royalistes se sont repliés dans la montagne. Ils ont besoin d'aide. Plus exactement d'instruc-

(4) Voir plus loin : « Nous, les affreux du Katanga ».

(5) Voir plus loin : « Au Yémen, pour le roi ».

teurs pour former leurs guerriers aux matériels modernes. Denard accepte les propositions qui lui sont faites. C'est une nouvelle étape dans sa carrière. On lui confie un budget, ce qui renforce encore son indépendance. Le chef de guerre devient chef d'entreprise. Il va gérer ce budget avec le sens de l'ordre et la minutie presque tatillonne qui le caractérise.

Il achète l'avion, un D.C.4, qui doit le conduire avec ses hommes au Yémen (pour 1000 dollars par mois), leur paquetage complet (il ne manque ni le briquet ni la trousse de couture !), les armes de chasse (vis-à-vis des autorités françaises, cette joyeuse troupe est censée partir en safari).

Si Bob ne laisse rien au hasard sur le plan matériel, il est bien obligé de s'en remettre à sa bonne étoile pour le reste. Car le Yémen c'est vraiment l'aventure. Quand le D.C.4 les dépose en plein désert, sans même s'immobiliser par peur de l'enlèvement, et redécalle aussitôt dans un nuage de sable, ces mercenaires aguerris ont tous le cœur serré. Ils vont rester trois jours, seuls, oubliés du reste du monde, jusqu'à ce que le désert se peuple soudain par miracle de regards sombres et qu'une voix les interpelle :

— Are you, Mister Bob ?

Ils vont attendre 17 jours encore que les liaisons s'établissent avec les forces royalistes. Bob et ses hommes commencent à faire le dur apprentissage du désert, où le temps ne compte pas, où la solitude est le pire ennemi. Certains

## LES MERCENAIRES

ne supporteront pas cette vie monacale imposée par le Yémen. Des mois passés sans voir un Européen et surtout sans voir une femme, auront raison de leur santé mentale et il faudra les rapatrier à la première occasion.

Bob Denard se consacre à fond à sa mission. Tout est nouveau, très différent en tout cas de ce qu'il a connu au Katanga. Pas de maintien de l'ordre, pratiquement pas de combat. Sa tâche est celle d'un éducateur, d'un conseiller, il fait, dit-il, « plus de social que de militaire ». Il a organisé un camp d'instruction dans lequel les hommes des villages d'alentour viennent à tour de rôle s'initier aux mortiers et aux armes automatiques, mais il fait aussi d'inlassables tournées sanitaires avec un infirmier, lutte contre le manque d'hygiène, soigne les blessures, les infections ; la pénicilline est son meilleur allié pour affirmer son prestige, elle fait des miracles sur ces populations vierges de tout antibiotique.

Néanmoins quand il apprend en 1964 que la rébellion s'est rallumée au Congo, malgré ses engagements envers le Yémen royaliste, Bob Denard n'hésite pas. Il prend le premier avion pour Paris et va aux nouvelles.

### le Congo : les pleins pouvoirs

Tschombé est de retour dans un Congo de nouveau à feu et à sang (6). Et Tschombé l'ancien séparatiste, est devenu chef du gouvernement de Léopoldville. Denard le rencontre en décembre 1964 lors d'un passage à Paris et accepte de reprendre du service. Il ne veut pas pour autant abandonner le Yémen et propose à Faulques de lui succéder.

Quand il retourne enfin au Congo, c'est avec la promesse de Tschombé qu'il aura le commandement d'une unité, autonome, le 7<sup>e</sup> bataillon. Or, cette unité ne verra jamais le jour. Et Bob est intégré dans le 6<sup>e</sup> bataillon au sein duquel il est vrai il va constituer son propre groupe autonome, le « 1er choc », il part dans le nord de la province orientale, à la tête de 90 Européens et de 3000 Noirs issus du Katanga et de l'A.N.C. Il se consacre totalement à sa mission, libérant notamment de nombreux otages européens détenus et promis à la mort par les rebelles dans la ville de Bondo, il en sauve encore beaucoup d'autres qui ont été entraînés en brousse par leurs tortionnaires.

Mais une fois la rébellion matée, Tschombé cessait d'être « providentiel ». Mobutu le renverse et Denard se met à son service, ce qui le conduira bientôt à s'opposer aux nouvelles

(6) Voir plus loin, « Horreurs et duperies congolaises », par Michel Honorin.

vellités sécessionnistes des Katangais et donc à des gens et à une cause qu'il avait jadis défendus.

— J'étais à 3000 kilomètres de Léopoldville et de ses grenouillages, je ne faisais pas de politique.

C'est de cette réplique brève que Denard justifie aujourd'hui ce que certains appellent sa « trahison » vis-à-vis de Tschombé et de ses anciens amis katangais. Pour Denard, les choses se sont passées simplement.

— Le général Mulamba, que j'avais rencontré à Paris avec Moïse Tschombé, est venu me voir à Buta, où était installé mon état-major. Il m'a dit : « A Léopoldville, c'est l'anarchie, personne n'arrive à se mettre d'accord pour gouverner, le général Mobutu a décidé de prendre le pouvoir avec l'armée. Pour vous, rien n'est changé, si vous le voulez. Je vous nomme responsable militaire et civil de la zone que vous contrôlez ». Moi, je ne faisais pas de politique, j'ai donné mon accord et j'ai continué ma mission jusqu'en 1966.

Voilà sa défense.

Pendant quelques mois, Denard est dans les grâces de Mobutu. On le voit à toutes les réceptions officielles aux côtés du nouveau leader. Mobutu ne jure que par lui. Il le nomme à la tête du 6<sup>e</sup> bataillon (qui deviendra 6<sup>e</sup> brigade) avec le grade de lieutenant-colonel.

— J'avais ainsi les pleins pouvoirs et carte blanche sur le plan militaire, rappelle-t-il.

En juillet 1966, pourtant, le ciel commence à s'obscurcir. Denard doit faire face à la première révolte des Katangais. Certains de ses cadres européens, moins sensibles à l'évolution des choses, moins politiques que lui, prennent fait et cause pour la mutinerie. Denard sait quand il faut se montrer diplomate, et peut témoigner d'une chaleur humaine indéniable qui lui permet de se jouer de la grogne de ses hommes qui, comme il aime à le rappeler, « ne sont pas des enfants de chœur ». Il trouve dans ces occasions le mot juste, complice. Un talent qui lui sera utile plus d'une fois et qui lui sert lors de cette première mutinerie. Elle se résorbe sans trop de casse. Mais le ver est dans le fruit.

### la fin de l'« aventure »

Aux sentiments, Denard prête l'autorité et la force. Ne s'accordant aucune faiblesse, il n'en tolère aucun chez les autres. Il a éliminé de son unité ceux qu'il nomme « les bras cassés », les indésirables, 200 hommes sur 600. Belle épuration ! Si quelques fidèles lui sont acquis, le nombre de ses ennemis est à la mesure de ses ambitions.

Quand, en mai 1967, il apprend la mort de sa mère, il rentre précipitamment à Paris. Absence

fatale. Le bruit court rapidement dans l'entourage de Mobutu qu'il a rencontré Tschombé. Denard le nie encore aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que Tschombé a cherché à le revoir.

De toute manière le résultat est là. Quand il rentre à Léopoldville au mois de juin, le climat a changé à son égard comme à celui de tous les mercenaires. Mobutu n'en veut plus afin de se concilier les bonnes grâces du camp progressiste et de l'O.U.A. Denard comprend qu'il ne pourra jamais rétablir la confiance. Pourtant il s'accroche au terrain. Il travaille à une idée qui lui a toujours tenu à cœur, une brigade mixte d'intervention, une super-unité mobile pour les coups durs. Mais pour lui, comme pour Jean Schramme, la fin de l'aventure congolaise approche.

Quand Mobutu veut désarmer Schramme, Bob comprend que son tour viendra. Il prend fait et cause pour Schramme. Ainsi, les mercenaires s'insurgent contre le pouvoir central.

D'un commun accord, ils déclenchent la deuxième mutinerie katangaise, beaucoup plus violente que la première. Denard est retourné à ses premières amours. Grièvement blessé à Kisangani par balle à la nuque, il est évacué vers la Rhodésie. Mais après deux mois de soins dans un hôpital de Salisbury, Bob rejoint l'Angola pour monter une dernière opération destinée à « soulager » Schramme et ses hommes retranchés dans Bukavu. C'est un échec total. Il ne

trouve pas les moyens nécessaires à cette opération qu'il s'était engagé à réaliser. Schramme le lui reprochera amèrement.

La page congolaise est tournée, et, avec elle, celle de la première génération des « affreux ».

## premier bilan

Les choses ont changé et Denard le sent. Il n'a pas perdu le goût des aventures militaires, loin de là, mais il a le sens des réalités. Il faut évoluer pendant qu'il est encore temps. La guerre ne doit pas rapporter que des risques et des blessures. La balle qui l'a atteint à Kisangani, avait ricoché sur un mur, elle ne lui était pas destinée et pourtant elle a failli lui être fatale. Avertissement dont il tient peut-être compte, d'autant qu'il en subit les séquelles.

Bob Denard ne participe pas physiquement à la guerre du Biafra (1968), mais il s'y intéresse d'une autre façon. Avec, sans doute, des bénédictions officieuses des services de M. Foccart et du S.D.E.C.E., il achète un bateau, des avions, des armes, des hommes pour l'armée biafraise. C'est le premier signe peut-être d'une évolution qui va se dessiner lentement.

Denard manifestement prend du recul, il éprouve le besoin de faire le point et aussi de se reposer. Il ne s'est jamais accordé le temps d'une convalescence et maintenant il se sent fatigué, désorienté.

Huit années de mercenariat lui ont valu une notoriété qui ne lui déplaît pas, mais qui devient gênante. Les mercenaires sont des gens bien

***Denard instructeur au Yémen. Les soldats des forces royalistes de l'Iman el Badr découvrent grâce aux mercenaires le maniement des armes modernes de combat.***

Photo Coll. particulière



## LES MERCENAIRES

utiles dont aucune autorité ne revendique la responsabilité, — surtout en France —, qu'on peut désavouer ou abandonner quand on veut et auxquels on se garde bien d'apporter la moindre couverture officielle. C'est la règle chère à la Légion étrangère : « Démerdez-vous, j'veux pas le savoir », qui joue à plein. S'il veut poursuivre sa carrière, Denard doit se faire oublier, rentrer dans l'ombre. D'autant qu'on dit volontiers qu'il est devenu un auxiliaire précieux du S.D.E.C.E. et du Secrétariat aux affaires africaines et malgaches, insinuations auxquelles Denard répond catégoriquement qu'il n'a jamais rencontré Jacques Foccart, même une seule fois au cours de son existence.

A la fin des années 60, l'aventurier déjà célèbre entre dans l'ombre. On pourra croire un temps que, comme Schramme, Faulques et d'autres, il est parvenu au terme de l'aventure.

En fait, Bob possède son noyau de fidèles, ses capitaines, ses lieutenants, un véritable réseau. Et son ambition intacte. Il a acquis, en outre, les moyens de « tenir » financièrement, de voyager, de prendre des contacts, de s'informer en permanence auprès de journalistes de la grande presse et de la télévision qui effectuent des reportages dans les points chauds du globe, où à tout moment peut naître un nouveau Katanga, un nouveau Biafra, un nouveau Yémen.

### Comores : première version

A cette époque, Bob Denard monte une affaire commerciale, un garage, dans son village natal. C'est une manière de placer son argent, certainement. Mais aussi et surtout une façon de marquer le chemin parcouru et le moyen de se réintégrer au monde des civils, d'acquérir l'honorabilité bourgeoise et la « couverture » qui lui fait défaut pour poursuivre sa carrière plus discrètement.

Les « affaires » pourtant deviennent rares. Il n'y a plus cet enchaînement des événements des années 1960-1970, qui ne laissait guère de répit. En 1972, deux opérations se montent à destination de la Libye, commanditées par l'ex-roi Idriss. Denard en prépare une, certains de ses lieutenants participent à l'autre. Aucune ne se réalise. Deux ans plus tard, Bob va « prospecter » au Moyen-Orient. Il passe quatre mois au cœur de la résistance kurde, mais, un accord entre l'Iran et l'Iraq conduit à l'effondrement de la rébellion, et de ses espérances personnelles.

Denard n'a pas oublié l'Afrique, il y a des amis, dont plusieurs chefs d'État. Il est un conseiller écouté notamment au Gabon et se rend plusieurs fois par an à Libreville, Abidjan et Yaoundé. Bob est têtue. D'autres se sont résignés depuis longtemps à la fin de l'aventure, lui reste

à l'affût de la moindre information susceptible de déboucher sur une nouvelle possibilité de contrat. Son obstination va être récompensée.

Le 6 juillet 1975, un référendum organisé aux Comores décide de l'indépendance de trois des quatre îles. Au mois d'août, Bob reçoit un coup de téléphone d'un ami, ancien sénateur d'Algérie, qui veut lui faire rencontrer un Français venant des Comores.

Denard accepte, bien entendu, cette rencontre... et un mois plus tard, le 5 septembre, arrive à Moroni, capitale de la Grande Comore par le vol régulier d'Air France. L'opération qu'on lui propose est simple. De jeunes leaders politiques comoriens viennent de réaliser un petit coup de force pour barrer la route aux fédéraux dont le chef de file incontesté, Ahmed Abdallah s'est réfugié dans son tief l'île d'Anjouan. Il faut neutraliser Abdallah et ses sympathisants.

Denard fait venir sept de ses hommes et cinq Africains qu'il a eus l'occasion d'entraîner.

En quinze jours, avec l'aide de ses lieutenants, il va constituer et organiser une armée comorienne recrutée parmi les jeunes de Moroni et des villages proches. Il fait venir en hâte des treillis de France et le 21 septembre il lance une opération aéroportée sur Anjouan, avec ses jeunes soldats comoriens dont, par précaution, les armes ne sont pas chargées. Opération réussie. Bob ne s'en félicite pas longtemps. L'homme dont il vient d'assurer l'accession au pouvoir, Ali Soilih, se révèle en quelques mois un fanatique du socialisme scientifique (7).

Les rapports vont se dégrader rapidement entre Denard et Ali Soilih. L'un est autoritaire et militariste, l'autre, paranoïaque ne rêve que de commissaires du peuple et de comités révolutionnaires. C'est une déception pour Bob, car les Comores l'ont séduit et lui, qui voit toujours loin, pense y avoir trouvé une base arrière idéale. Que pourrait-il trouver de mieux pour entraîner ses futures recrues et préparer les opérations à venir que ces petites îles perdues, sauvages ?

### monsieur Gilbert

Et puis les gens l'aiment bien Monsieur Gilbert (car Bob se fait appeler Monsieur Gilbert. Il ne veut plus attirer l'attention des curieux surtout celle des journalistes). Et Monsieur Gilbert s'attache à ces gens paisibles et pauvres. Les sept mercenaires qui l'ont accompagné rentrent en France, mais lui ne veut pas décrocher. On ne trouve pas des Comores à tous les coins de l'océan.

Il laisse sur place les quelques Africains qui ont participé à l'opération d'Anjouan, et un ou

(7) Voir plus loin : « Denard, roi des Comores ».

deux observateurs civils tandis qu'il effectue de fréquents voyages. De nouveaux contrats se présentent en effet en Angola et dans le Cabinda, petite enclave qui en dépend. La conjoncture semble s'améliorer et Denard peut envisager les choses en plus grand. Il va placer une équipe au Cabinda, une autre en Angola, avec à leur tête ses deux principaux adjoints. Quant à lui, patron de l'organisation, il fait la navette entre ses trois principaux « chantiers » et la France, coordonnant les opérations.

Hélas, les temps ont changé, et les hommes trop peu nombreux de Denard ne peuvent tenir contre des milliers de Cubains surarmés. Les opérations tournent court. Pendant l'été 1976, Bob, qui n'abandonne jamais facilement, retourne une nouvelle fois aux Comores. Une surprise l'attend : Ali Soilih a fait appel à des officiers tanzaniens pour encadrer son armée. De plus cette armée que, lui, Denard, a pratiquement créée il y a moins d'un an et qui le considère d'ailleurs toujours comme son chef, Ali Soilih lui en interdit l'accès. Les exactions de la police politique — le fameux commando Moissine — ne se comptent plus et la population terrorisée ne pense qu'à fuir. Denard se sent un

**« Denard » convoyeur d'armes à destination du Biafra en 1968. C'est pour le baroudeur une autre façon de participer... avec la bénédiction tacite du S.D.E.C.E.**

peu responsable de tout ça et puis Ali Soilih maintenant lui est franchement hostile. Tant qu'il sera président, Denard pourra « faire une croix » sur les Comores.

Début septembre 1976, Bob quitte Moroni. Il ne reviendra que 20 mois plus tard, à la tête de ses mercenaires, à bord de l'*Antinéa*.

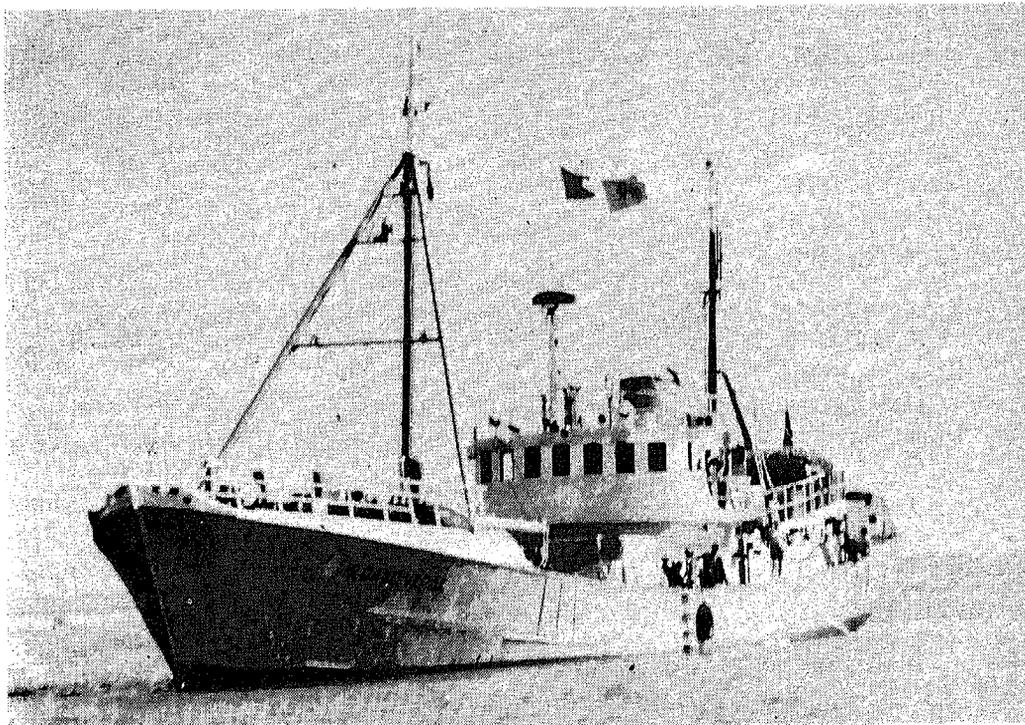
### 4000 réponses à une annonce

Mais pour l'heure Denard s'est engagé dans un autre projet important. L'objectif est de renverser Kérékou, chef de l'État progressiste du Bénin, de mettre en place un gouvernement modéré qui s'alignera sur les pays voisins occidentaux et d'assurer une garde présidentielle permanente au nouveau régime (8). Ce projet de coup d'État a la sympathie de plusieurs pays africains dont le Maroc et le Gabon. Les perspectives sont enivrantes. L'unité formée pour l'opération, ne serait pas dissoute à l'issue de la mission, elle pourrait devenir un groupe d'intervention permanent disponible à tout moment pour voler au secours des pays amis menacés de déstabilisation.

Une telle possibilité, qui réaliserait un des rêves les plus chers de Bob Denard, mérite bien

(8) Voir plus loin : « Le cuisant échec d'un raid audacieux ».

Photo Coll. particulière



## LES MERCENAIRES

qu'on prenne quelques risques. Le colonel Maurin, — c'est son nom de code pour l'opération à venir — et ses hommes vont en prendre beaucoup. D'abord, au niveau du recrutement : il faut à peu près 60 hommes en parfaite condition physique, de formation commando, légionnaire ou parachutiste. Son petit groupe de fidèles disponible a rétréci au long des années, il y a eu des morts, des blessés notamment en Angola, certains ont vieilli, d'autres ont « raccroché », quelques-uns dressent un bilan négatif de leurs années d'aventures.

Pour le mercenaire de base, les rémunérations n'ont guère changé depuis dix ans : 1000 dollars en moyenne au Yémen, 1500 dollars pour l'opération projetée, alors que le cours du dollar a sensiblement baissé dans le même temps. A ce tarif on ne s'enrichit pas. Il y a un peu de grogne dans la famille.

Denard sent le besoin de renouveler son équipe. Il va recruter, notamment par petites annonces dans la presse nationale et régionale : *« Société Outre-mer, sécurité et protection, recherche cadre toute compétence, bonne condition physique. De préférence avoir appartenu à une arme d'élite, etc. »*

4 000 réponses vont parvenir à l'agence Havas où est domiciliée cette fameuse société de gardiennage. Après une double et attentive lecture du courrier, 50 seulement seront finalement engagés. Sélection sévère certes, mais le risque subsiste. Ces 50 « surdoués », Denard ne les connaît pas, il ne les a jamais commandés, et beaucoup pour ne pas dire la majorité, n'ont pas reçu le baptême du feu.

Il va compléter le recrutement avec une dizaine d'anciens qui se retrouveront parfois sous les ordres des « bleus » pour des raisons de qualification.

### Échec à Cotonou

Denard comme à son habitude dirige tout dans le détail, y compris le recrutement et la préparation des hommes dans la base marocaine de Benguerir, mais il ne peut être partout à la fois, il a des contacts fréquents à de très hauts niveaux, ce qui l'oblige à déléguer beaucoup de ses pouvoirs.

Bob donne à son principal adjoint, le « commandant Mercier » la responsabilité technique de l'opération, c'est-à-dire que pendant un mois et demi, il lui laisse carte blanche pour former une équipe super-entraînée. Mercier, athlète à la force tranquille travaille à la manière des « marines », il brise ses recrues physiquement par un entraînement peut-être inadapté aux impératifs d'une action de guérilla urbaine.

A Benguerir, à part les anciens, et un petit

groupe de Belges, personne pratiquement ne se connaît, l'ambiance est sinistre. C'est une troupe résignée qui monte dans le D.C. 8 affrété par Denard, le 16 janvier 1977. C'est une troupe qui tombe de sommeil qui va se poser en D.C. 7 24 heures plus tard à Cotonou. Rien ne se passe comme prévu. (L'échec du raid est raconté par ailleurs. C'est une grosse déception pour Denard). C'est aussi un mauvais coup pour son prestige. Beaucoup de ses détracteurs sont alors catégoriques « le vieux est fini, grillé ». C'est aller un peu vite en besogne. Oui, le raid sur Cotonou a échoué et il y a, c'est vrai, cette étonnante bavure : une caisse de documents accablants oubliés sur l'aéroport de Cotonou, mais une poignée d'hommes peu armés qui investissent pendant quatre heures une capitale africaine et se repilent presque « sans casse » c'est proche de l'exploit. Et puis des défaites, il y en a eu d'autres. La destinée des mercenaires n'est-elle pas faite de causes perdues d'avance ?

### une bataille, mais pas la guerre

Une bataille de perdue pour Bob Denard, mais pas la guerre. Il n'a pas oublié les Comores.

Quand il rentre à Paris, il ne se laisse pas aller à la mélancolie et reprend immédiatement les contacts à Paris avec l'opposition à Ali Sollih, en la personne de Ahmed Abdallah, l'homme que, moins de 2 ans plus tôt, il a chassé des Comores. Il revoit aussi Yves Lebret, ambassadeur itinérant et homme de confiance d'Ali Sollih qui lui propose de kidnapper Abdallah ; mais sa décision est prise depuis longtemps. Bien avant l'opération de Cotonou.

Seulement Bob ne peut plus se permettre un échec. Il va mettre pendant plus d'un an toutes ses forces, toute sa volonté pour atteindre l'objectif qu'il s'est fixé : renverser Ali Sollih. Il va monter une première opération aéroportée, puis une seconde ; les deux seront annulées faute d'appui extérieur. Apparemment Denard n'a plus la confiance de ses « sponsors ». Mais il ne peut plus ou il ne veut pas reculer, s'avouer battu.

Pratiquement seul il prépare une troisième opération. Beaucoup des anciens l'ont lâché après Cotonou. Même son premier adjoint, « le commandant Mercier », l'abandonne dans cette troisième tentative. Il la qualifie de « folie », quand Denard lui dévoile son plan : une opération par mer des côtes françaises jusqu'à Moroni, si possible sans escale.

Bob Denard a reçu d'Ahmed Abdallah un budget de trois millions de francs. Quand il envisage la troisième opération, plus de la moitié du budget est dépensée, il a engagé deux fois



Photo Caputo/Sygma

**Le colonel Robert Denard en 1978. Internationalement célèbre. Mercenaire oui, mais d'un seul camp. En d'autres temps, de la race des généraux d'Empire. Il n'a que 50 ans, mais autant d'ennemis que d'amis.**

courant de l'opération, la France officielle encore une fois ignore ce qui se trame, ou feint de l'ignorer. Ce qui ne l'empêchera pas de tirer profit du succès de Denard. Il le sait, il a d'ailleurs toujours « joué le jeu ».

### le libérateur

A Lorient où il a acheté et préparé son chalutier de haute mer l'*Antinéa*, Bob Denard va pendant de nombreuses semaines ne rien laisser au hasard. Plus que jamais, il va tout décider, tout contrôler jusqu'au « dernier bouillon » de la coque. Il s'entoure d'hommes sûrs, expérimentés, le commandant G., son ami, plusieurs chefs mécaniciens, un équipage qui, en pleine mer, ignorera encore la destination finale de l'*Antinéa*...

Mais, plus que le vainqueur, Bob Denard le 13 mai 1978 est le libérateur ». La population de la Grande Comore va lui témoigner de village en village, une reconnaissance parfois délirante. Bob découvre l'ivresse des bains de foule, il est accueilli comme un envoyé d'Allah par une population profondément musulmane. Ce que Denard a donné aux Comores, les Comores le lui rendent bien : le « condottiere » se laisse gagner par la séduction de ces îles tendres et chaudes qu'il connaît bien, de cette population pauvre, exploitée de tout temps, en quête d'un héros et d'un protecteur... Bob se découvre une autre mission : reconstruire les Comores, réorganiser et contrôler l'administration, la police, la justice, l'économie. Il ne s'imagine pas le roi des Comores, mais à quarante-neuf ans, il envisage sérieusement de participer au nouveau destin de l'archipel, d'y avoir une place, à la mesure de ses ambitions. Il croit avoir enfin trouvé cette seconde patrie africaine, peut-être la base-arrière dont il a rêvé, sûrement une retraite. Personne aux Comores ne peut alors lui dénier ce droit. Mais l'opinion internationale veille. L'O.U.A. surtout, porte-parole des pays progressistes pour qui Denard est le diable de l'Afrique : Denard doit partir, c'est le prix de la reconnaissance par le tiers monde du nouveau régime comorien.

Pour Bob, l'heure de la retraite n'a pas encore sonné. Est-ce pour déplaire à cet homme qui a toujours confié à ses proches qu'il n'avait vraiment peur que d'une seule chose : mourir dans son lit...

ALAIN LELUC

son équipe, lui a payé des salaires et puis des indemnités pour rupture de contrat. Or, Abdallah et les deux autres commanditaires du futur coup d'État, Mohamed Ahmed et un commerçant indien installé depuis longtemps aux Comores, ne peuvent plus faire face à de nouvelles dépenses. Denard n'a que deux solutions : renoncer ou jouer le tout pour le tout, c'est-à-dire engager une partie de ses propres biens, fruits de 18 ans de mercenariat, dans l'opération. Il se plaît à insister sur le fait qu'il hypothéqua son garage, sa seule affaire officielle car il n'aime pas que l'on fasse allusion à sa richesse et à ses comptes bancaires.

Le coup d'État du 13 mai 1978, c'est probablement la plus belle aventure de Bob Denard. Parce que c'est son aventure et sa victoire à part entière. Bob est seul, il affirme avoir préparé sans appui, sans complicité, cette « traversée en solitaire » de Lorient à Moroni. Si les services français, où il a des amis, sont peut-être au

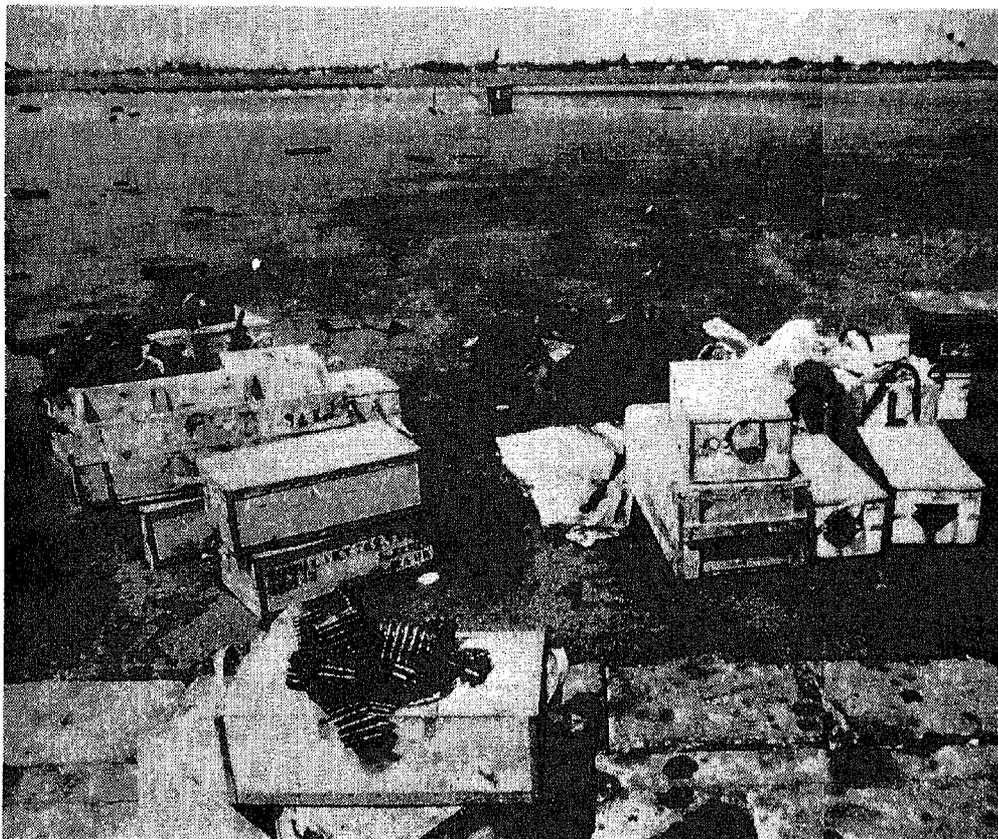
VÉRONIQUE VUCHER-BONDET

# Bénin, le cuisant échec d'un raid audacieux

---

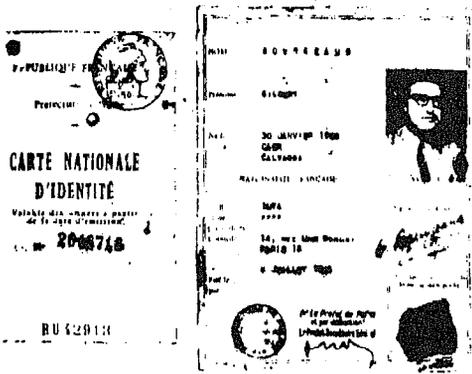
*Les deux qualités essentielles du mercenaire sont de savoir se battre, et de savoir se taire. La loi du silence est pour eux règle d'or. A tel point que dans de nombreuses opérations, les plans, les ordres et les objectifs ne sont révélés qu'au tout dernier moment, à quelques encablures de la plage où le commando doit débarquer ou après le décollage de l'avion qui l'emmène. Une fois sur place, la consigne prioritaire est de ne rien laisser traîner derrière soi en cas d'échec. Ni matériels, ni blessés, et a fortiori aucun document. Si cette consigne n'est pas respectée, l'échec devient alors un fiasco total. A cet égard, aucun mercenaire n'aime à parler du Bénin (ex-Dahomey). Une « sale affaire », un souvenir cuisant pour nombre d'entre eux, et d'abord pour leur chef, Robert Denard. D'autant plus cuisant que tous les documents la concernant ont été saisis par le gouvernement du Bénin et publiés en 1977 par la revue « Afrique — Asie ».*

---



Sur cette photographie, figure le « corps du délit » qui a permis de dévoiler tous les secrets de l'expédition de Denard. Caisses abandonnées sur l'aéroport de Cotonou (Bénin).

# LES MERCENAIRES



**Bonne affaire pour les services de propagande de l'Etat du Bénin, la publication de la carte d'identité (fausse) de Gilbert Bourgeaud et de son contrat de travail signé par le président de la république du Gabon, Omar Bongo. Les services du Bénin parurent ne pas réaliser tout de suite que ce Bourgeaud, c'était Denard.**

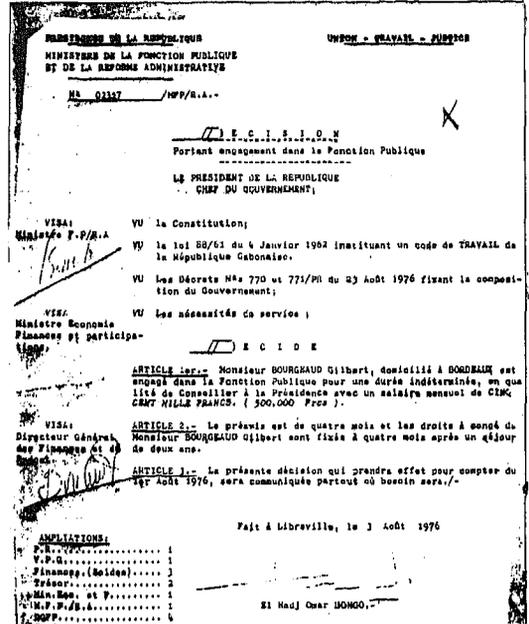
**O**n ne doit pas être très loin de Marrakech. Cette phrase, Oumar Bâ l'a entendu prononcer par un officier à son arrivée au camp d'entraînement, il y a quelques jours. Pour lui, c'est une simple indication. Mais au fond, il se moque bien de savoir où il se trouve exactement. Il n'a pas l'habitude de se poser trop de questions. Et depuis dix jours, il s'en pose encore moins que qu'habitude. Ce jour-là, un de ses amis, Guinéen comme lui, était venu le voir à Dakar. Il lui avait dit :

— Tu es Peul. Et tu sais tout le mal que le régime du Président de notre pays, Sékou Touré, fait aux Peuls. Si tu veux te battre contre ça, je peux t'en offrir le moyen.

Et l'ami avait sorti une carte du « rassemblement des Guinéens de l'extérieur ». Bâ n'avait pas assez d'argent pour la payer, mais l'ami lui donna la carte sans autre forme de procès. Le lendemain, on était venu lui parler de la nécessité de s'entraîner et d'un pays ami où il pourrait le faire. Parti de Guinée depuis bientôt 10 ans, tailleur-chômeur de son état, Bâ n'avait rien contre le fait d'aller « s'entraîner dans un pays ami ». Et voilà comment il s'était retrouvé vacciné, embarqué sous un faux nom dans un Boeing 737 de la Royal Air Maroc en compagnie de douze autres jeunes Noirs pour finalement atterrir après un voyage par la route dans cette base de fin fond du Maroc.

Dix jours qu'il s'y entraînait sous les ordres du colonel Maurin, un Blanc, Français ou Belge certainement. A son arrivée il y avait déjà 26 Africains et 60 Européens dans la base. Sans compter les gendarmes marocains qui la gardaient, et les cuisiniers, marocains eux aussi. Dix jours sans informations sur ce qu'ils allaient faire. Mais, hier, il y avait eu du nouveau. Le colonel Maurin et le commandant Mercier leur avaient présenté un Béninois, M. Wakou, président du Front de Libération qui allait diriger la prochaine mission.

Alors, sans très bien saisir le rapport avec la



lutte contre Sékou Touré, Oumar Bâ avait compris qu'il partirait bientôt pour le Bénin.

Le Bénin, pour le colonel Jean Maurin, de son nom habituel Gilbert Bourgeaud et de son vrai nom, Robert Denard, devait être une opération « sans problèmes ». Depuis quelque temps pourtant, les opérations « sans problèmes » se faisaient rares pour lui. Après le coup réussi des Comores en 1975, il avait subi deux échecs au Zaïre et en Angola. Mais le S.D.E.C.E., la C.I.A. et le président gabonais Omar Bongo — dont il était le conseiller technique à 500 000 F.C.F.A. par mois depuis août 76 — lui gardaient apparemment leur confiance.

## avec l'appui du Maroc et du Gabon

Et cette opération, il l'avait soigneusement préparée. Bien avant de signer le 5 novembre 76 un contrat en bonne et due forme avec le F.L.E.R.D., « Front de libération et de réhabilitation du Dahomey » (nouveau Bénin), Bob Denard avait déjà reçu et dépensé 145 000 dollars pour « frais de mission d'observation »

Ces observations lui avaient permis de



**LES MERCENAIRES**

1 (A) + ESTIMATION BUDGETAIRE P.M./OPERATIONNELLE +

1° Billet avion + frais de Ate	
a) élément à 00x400-----	12.000
b) élément à 30x1000-----	30.000
c) élément à 60x300-----	30.000
Billets avion rapatriement, prime assurance	
2° Garantie salaire 3 mois (60x200x3)-----	360.000
3° Indemnités élément A 30x1200-----	36.000
4° Indemnités de déplacement+frais divers s.H.-----	7.000
Total-----	475.000 U.S. \$

1 (B) + ESTIMATION BUDGETAIRE P.M./OPERATIONNELLE +

1° Salaire 3 mois + 1 mois congé	
60x200x4-----	480.000
2° Indemnités déplacement+frais divers s.H.-----	25.000
3° Indemnités élément A 30x1000-----	30.000
Total-----	535.000 U.S. \$

1 (C) + BUDGET STUPE P.M./OPERATIONNELLE +

1° Versement-----	5.000 Dollars Us
2° Versement-----	180.000 Dollars Us
3° Versement-----	145.000 Dollars Us
Total-----	145.000 Dollars Us

ESTIMATION D'ACHAT ET DE DEPENSES D'OPERATIONNELLES

Achat transport DC7 Cargo-----	30.000
Frais et prime personnel de bord-----	25.000
Mission d'observation sur le terrain-----	5.000
Frais de transport du groupe IC # Orga-----	40.000
Frais de contact et déplacement+entretien	
équipe s.H.-----	20.000
Total-----	100.000 U.S. \$

de ce qui concerne la partie 1 (C) la justification de ce budget pousse, vient en déduction sur le budget 1 (B)

d'huile. Impossible de décoller ; l'avion va prendre deux heures de retard sur l'horaire. Il se posera à 7 h 30 à Cotonou, mais Denard ne s'inquiète pas outre mesure de ce contre-temps. A une telle heure, un dimanche matin, il sait que l'aéroport sera de toute façon pratiquement désert. On n'y attend aucun vol avant celui d'UTA à 11 h.

**Gratien Pognon relit son discours**

Dans le DC7, Denard donne ses derniers ordres à ses hommes assis à même le sol de la carlingue. Il est confiant. Son rapport « d'observations » concluait : *A partir du moment où l'opération est jugée souhaitable, que la volonté politique existe et que les moyens nécessaires sont réunis, on peut considérer que les chances de succès sont absolues* ; et il affirme à ses hommes : *en trois heures, tout doit être réglé.*

Trois heures pour attaquer et neutraliser le palais présidentiel, le camp militaire de Guezo et la résidence personnelle de Kérékou. Denard compte essentiellement sur l'effet de surprise et sur l'élimination de Kérékou pour assurer le succès de l'opération.

A ses côtés, assis au milieu des Omegas, « Wakou » de son vrai nom Gratien Pognon, est

*Toujours issu de la fameuse caisse de mortier, un document qu'on a rarement l'occasion de voir : le devis de l'opération, 1.100.000 dollars U.S., pour un coup d'Etat. Ce n'est pas cher.*

aussi confiant que lui. Personnage falot et prétentieux, ancien ambassadeur du Bénin à Bruxelles, Gratien Pognon relit tranquillement son premier discours de « président de la République, chef de l'État et chef du gouvernement pour la libération et la réhabilitation du Dahomey ». Il peaufine particulièrement l'envoie finale : *Enfants du Dahomey, debout ! le tyran n'est plus !*, lorsque l'avion arrive en vue de Cotonou.

Magistralement piloté par l'Américain, le DC7 a volé à trente mètres des vagues, contre le vent. A peine posé sur l'aire principale, il freine à fond, vire brutalement sur la piste civile que l'on réserve habituellement aux avions de la Croix-Rouge, et qui se trouve être la plus proche des bâtiments de l'aéroport. L'avion roule encore lorsque les portes latérales glissent. Deux perches sont tendues jusqu'au sol, et une demi-douzaines d'hommes en treillis sautent à terre en commençant à tirer contre les bâtiments.

**le président n'est pas dans son palais**

Dans la tour de contrôle, le sergent-major béninois Jean-Baptiste Favi se précipite sur son téléphone. Il a le temps de joindre le commandement de l'armée de l'air et le quartier général militaire avant l'irruption des mercenaires dans son bureau. Entraîné avec trois autres soldats vers l'avion, il voit d'autres militaires courir vers deux petits véhicules blindés stationnés en bout de piste. Un jet de grenade, une rafale de mitrailleuse, et les blindés neutralisés, 40 mercenaires s'éloignent rapidement en direction du palais présidentiel.

Avançant en file indienne sur la route de bord de mer qui mène à Cotonou, les mercenaires noirs et blancs mélangés — il faut à tout prix africaniser l'opération... — arrivent rapidement devant leur objectif. Une dizaine d'hommes sont restés légèrement en arrière pour installer 2 groupes de mortiers de 81mm. Mais la suite de l'opération va se révéler beaucoup moins « facile » que ne l'affirmait Denard.

Devant le palais s'étend en effet une large place sablonneuse. Les voltigeurs de pointe y sont complètement à découvert. Sous le feu de la garde présidentielle alertée par le coup de fil de la fusillade de l'aéroport, ils sont obligés de rester à distance. A défaut de corps à corps, ils pilonnent le palais. Un obus de mortier tombera

même dans la chambre de Kérékou, pulvérisant littéralement la place où il aurait pu dormir.

« Où il aurait pu dormir » seulement... Car Kérékou n'est pas dans son palais. Bien que Denard ait insisté dans son rapport sur l'importance primordiale de la « neutralisation » du chef de l'État béninois, il semble que par la suite, il ait manqué de jugement sur le choix des « objectifs prioritaires ». Pendant que les mercenaires s'escriment en effet à prendre un palais vide de son hôte, Kérékou a déjà quitté tranquillement sa maison et rejoint la radio pour prouver qu'il est toujours en vie et lancer un appel « *aux braves citoyens béninois contre cette odieuse agression impérialiste* ».

Du côté des mercenaires, la confusion règne. Les hommes chargés des liaisons radio ont oublié la plupart des fréquences. Reliés uniquement à l'état-major de l'aéroport, ils ignorent complètement ce que font les autres unités. Un premier ordre de repli arrive aux assiégeants du Palais. Celui qui est chargé du mortier traîne en arrière un pied blessé, son engin brûlant dans les mains. Derrière lui, à 200 mètres, des Noirs courent dans sa direction. Il ne peut utiliser son fusil, et c'est une chance. Car rattrapé par les Noirs, il s'aperçoit que ce sont des Alphas, et pas des Béninois comme il le craignait...

Un peu plus loin, c'est un blindé qui surgit devant un groupe de mercenaires. Aucun d'eux n'a de grenades *Energa* ni de lance-roquettes

M.72. Et c'est encore une chance puisque le blindé a été pris par leurs propres troupes il y a une heure et qu'ils l'ignorent toujours, faute de transmissions !

En chemin, on ramasse trois blessés qu'on transporte à l'aéroport dans des voitures civiles. Il faut traverser une route sous les balles. Un Belge trouve plus commode de contourner un pâté de maisons. Blessé par les Béninois, ses copains ne le reverront plus qu'en photo, à la morgue de Cotonou, une balle dans la tête. Beaucoup d'entre eux pensent aujourd'hui qu'encerclé par les Noirs, il a lui-même préféré se suicider plutôt que de tomber entre leurs mains... Mais personne n'a jamais pu raconter ce qui s'est passé exactement derrière le pâté de maisons.

### décrochage en catastrophe

Dans Cotonou, de tous les côtés, les mercenaires continuent à décrocher. Des fusillades éclatent un peu partout, mais les « Omégas » ne sont pas véritablement pourchassés. Les Béninois restent en effet prudemment à couvert, et les quelques « citoyens » qui se sont armés à l'appel de Kérékou ne se montrent guère plus courageux.

L'un d'entre eux, Sylvain Comlan, sort pourtant de sa maison une arme à la main pour tomber nez à nez avec un groupe de mercenaires. Sans insister, il jette immédiatement son arme à terre et se rend. Les Omégas l'entraînent avec eux vers l'aéroport.

Là-bas, Gratien Pognon commence à s'affoler. Resté jusque-là prudemment assis sur des caisses, il intime l'ordre au pilote de décoller. En réponse, il prend le poing de l'Américain sur la figure et retourne s'asseoir sur ses caisses. De toute façon, même si le pilote s'était laissé impressionner, il n'aurait pas pu décoller. Instruit par une longue expérience de l'Afrique, Denard avait pris la précaution de garer un jeep sous les roues de l'avion...

Sage précaution en effet, vu le climat d'effolement qui règne maintenant sur l'aéroport. Les Omégas qui ont traîné tout leur matériel avec eux dans leur retraite, reçoivent l'ordre de l'abandonner sur place. Les mortiers de 81 et les deux mitrailleuses 12,7 installés sur les pistes, mais aussi les caisses de munitions, de grenades, de lance-roquettes et de matériel de transmission.

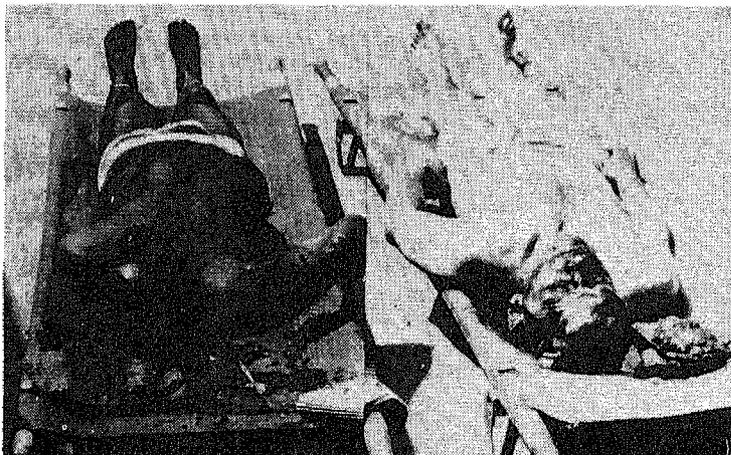
**A la demande expresse du Bénin, des membres du Conseil de sécurité des Nations Unies examinèrent le 21 février les documents récupérés, 53 notes ou listes. Ci-contre l'organigramme du commando.**

#### ARTICULATION DE L'UNITÉ

ETAT MAJOR	Colonel MAURIN LT VARDIER ADJ MONTAGNE LT TANGUY	Indicatif : <b>SLELL</b>	Re WARDU Re FREDDY
GRUPE APPUI	COUVERTURE	GRUPE COUVERTURE QUEST	
Inde. <b>SAUC</b> PP 11a	<b>ADJ TORREY</b> AMB 28E SGT RUCKER ADJ FAE SGT CARITEN	<b>ADJ SARRIEU</b> SGT DEBB SGT CHARCAT V SCOMPION V FENODZA	1 chargeur sup- plémentaire + 2 x 100 cartouches
+ 200 (2x100) cartouches	V LOPEZ V CARTER V MANUEL V DEPARACHE V GARCIA	V BRUNO V PEDRO V RACHID V BONO	ARC 1 8 bandes de 8,30 = 1 LRAC sup. = 2 x 3 fusées = 10 Pense 40 mm = 10 " 92 = 10 OF 37 = 10 OF 37
2 MG 81 2 MG 50 1 LRAC moyen. + munitions 10 n 72	V STEFF V JYFFA V SEUY V QUATTARA V YASINE		
+ village pass + explosifs			
+ POURVOYEURS PROTECTEUR	ADJ TORREY	SGT <b>SAULI</b> V JOSEPH V CARLOS V JUMTHINE V WHITE V CLONET V JEAN MARIE V PASCAL V ALPHONSE V HENRI-JAE V BERNARD V SACCHARIA	avec 1 seul porte chargeur et seulement 2 chargeurs / 40 cartouches + 100 cartouches  11 x 72 chargeurs 35 x 70 mm. 82 chargeurs

DANS LES PAPIERS DE BOURGAUD.  
Un organigramme du commando.

## LES MERCENAIRES



*A gauche, les corps de deux des membres du commando tués lors de l'opération, un Européen et un Africain. Les membres de la mission de sécurité, les journalistes et le président Kérékou (premier plan) à l'exposition du matériel récupéré.*

Autre preuve du climat de folie qui s'installe : on laisse partir les quatre soldats de la tour de contrôle, mais on fait soigneusement monter le « témoin » Comlan dans l'avion !

Il est 11 heures, le pilote reçoit enfin l'ordre de décoller. Quelques Béninois isolés tirent sur l'appareil, et l'avion vire à cinq mètres du sol vers la mer, toutes portes ouvertes. Aucun homme ne sera pourtant blessé, aucun pneu atteint. Le décollage tient du miracle. Les Omégas eux-mêmes n'y croyaient pas. Ils se voyaient déjà marchant des jours et des jours vers le Togo dans la brousse, pourchassés par des hordes de Béninois.

### la caisse de mortier oubliée

Et pendant une demi-heure, c'est le soulagement qui prévaut. On s'occupe des blessés, on soigne un tireur qui fait une crise cardiaque... Puis Denard s'approche d'un homme. Il cherche une caisse de documents. Pas une valise... pas une cantine... une caisse de mortier dans laquelle il a empilé tous les documents se rapportant à l'opération et qu'il a simplement marquée de son nom : « Colonel Maurin ».

Une caisse de mortier ? Aucun doute. Elle a été déchargée avec les autres, et elle est toujours sur l'aéroport, au beau milieu de la piste... Mais la catastrophe ne s'arrête pas là. En comptant les hommes, Mercier s'aperçoit qu'en plus de deux morts — un Noir et un Blanc — qu'on a laissés sur place, il manque un Alpha !

Placé sur l'un des toits de l'aéroport avec une mitrailleuse, Oumar Bâ n'a rien manqué du repli des mercenaires. Vers 10 h 30, lorsqu'il les a vus tous rassemblés sur la piste, il a quitté son poste pour les rejoindre. Mais arrivé au pied de l'escalier, il était tombé sur son chef d'équipe. Pas de bonne humeur le chef d'équipe...

— *Qu'est-ce que tu fiches là ? Ta place est en haut !*

Oumar était remonté docilement garder sa mitrailleuse.

Un peu plus tard, il avait vu l'avion décoller. Puis les Béninois avaient envahi l'aéroport. Très vite, ils étaient montés sur les toits, l'avaient trouvé et traîné devant Kérékou qui curieusement ne semblait pas trop pressé de lui faire du mal. Une semaine plus tard, Bâ avait compris ce qu'on voulait de lui. Des officiels étrangers — envoyés paraît-il par le Conseil de sécurité des Nations unies — envahissaient Cotonou. Ils inspectaient chaque impact de balle, chaque éclat d'obus ; ils défilaient un à un dans sa cellule pour lui poser sans cesse les mêmes questions, et quand ils avaient fini, ils allaient à la morgue contempler inlassablement les cadavres des mercenaires tués pendant l'opération.

A sa façon, Bâ était devenu une archive parlante, la preuve vivante de « l'odieuse agression de l'impérialisme aux abois » comme disait Kérékou. Alors, il ne demandait pas mieux que de répéter toute la journée les déclarations déjà consignées par les officiels : *J'ai été trompé par des hommes politiques. Ma conscience est tranquille puisque je n'ai tué personne. N'importe qui aurait pu être trompé comme moi. Vive la République populaire du Bénin, pour que vive l'unité africaine.*

De retour au Gabon en DC7 criblé de balles, les Omégas sont accueillis fraîchement. Ils atterrissent d'abord sur une partie désaffectée de l'aéroport de Libreville. De là, ils sont dirigés un peu plus tard vers Franceville où ils restent une dizaine de jours avant de retourner à Libreville pour un ultime « palier de décompression » : dix jours dans une base désaffectée, sans eau courante, sans hygiène.

Partout, ils traînent avec eux Sylvain Comlan,



« le prisonnier », qui a l'air de s'accommoder finalement très bien de son sort. A Cotonou, quelques mercenaires avaient bien commencé à lui donner des coups ; mais Denard s'était interposé et depuis on ne l'avait jamais plus frappé. Il se contentait de participer aux corvées de la troupe. Retourner à Cotonou ? Il n'y tenait pas du tout. Il avait peur qu'on le juge comme traître et préférerait, tant qu'à faire, en profiter pour quitter sa femme. « Le camarade de lutte Comlan » comme l'a appelé Kérékou, avait de la famille en Afrique, quelque part en Somalie ou au Nigéria. Un jour, Denard lui donna un billet d'avion, et on ne l'a plus revu...

En tout cas, c'est ce que racontent aujourd'hui les mercenaires.

C'est un des rares points non éclaircis de l'histoire ; car pour le reste, la masse de documents oubliés par Denard à Cotonou représente à ce jour l'information la plus complète qu'on ait jamais eue sur une opération de mercenaires (1).

Par le biais de la commission d'enquête du Conseil des Nations unies, Kérékou a tout publié : le témoignage de Bâ, tous les plans de l'opération contre Cotonou, le contrat passé par Denard avec le F.L.E.R.D., le discours « de victoire » de Pagnon, les fiches de paie et la

**Recruté à Dakar, Bâ Oumarou, le seul mercenaire capturé vivant, Guinéen né au Sénégal. Il se confondait en excuses et en diatribes contre l'impérialisme qui l'avait trompé et en compliments pour la République populaire du Bénin.**

liste des mercenaires, avec leurs vrais noms, leurs états de services passés, les sommes perçues par chacun d'eux, leur banques, tous les papiers qui établissent les liens de Omar Bongo et du commandant de la garde présidentielle, le colonel Louis Martin (2) avec Bob Denard, les relevés bancaires de ce dernier... et jusqu'aux certificats de vaccination (effectués pour certains en Côte-d'Ivoire) des mercenaires !

En tout, sont impliqués d'une façon ou d'une autre le Maroc, le Gabon, le Togo, la Côte-d'Ivoire, le Sénégal et la France. Le 21 février, à la 28<sup>e</sup> conférence de l'O.U.A. à Lomé, le représentant marocain quittera la séance au moment du rapport de la commission d'enquête à Cotonou. Kérékou réussissait là une magnifique manœuvre de récupération et de propagande.

Quant à Denard, de retour en France quelque peu écoeuré et plus ou moins lâché par bon nombre de ses anciens compagnons, il y sera contacté quelques mois plus tard par le leader comorien Ahmed Abdallah, qu'il avait lui-même renversé trois ans plus tôt.

L'Afrique n'avait pas encore renoncé à ses services.

**VERONIQUE VUCHER-BONDET**

(1) Curieusement, la revue « Afrique-Asie », lorsqu'elle publia le dossier ne fit pas le rapprochement entre le colonel Maurin et Denard.

(2) Il s'agit de « Loulou » Martin, une des grandes et populaires figures du 1<sup>er</sup> R.E.P. (voir notre numéro sur les « Paras »). Il est toujours chef de la garde présidentielle du président Bongo avec le grade de général de corps d'armée. Ce commandement recouvre celui de l'élite des troupes gabonaises, de l'aviation et sans doute celui des services de renseignement.

\* Les documents figurant dans cet article sont extraits de la revue Afrique-Asie. Droits réservés.

